

Les patriotes aux Bermudes en 1838 Lettres d'exil (suite)

Yvon Thériault

Volume 17, Number 3, décembre 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302292ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302292ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Thériault, Y. (1963). Les patriotes aux Bermudes en 1838 : lettres d'exil (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(3), 424–432.
<https://doi.org/10.7202/302292ar>

DOCUMENTS INÉDITS

LES PATRIOTES AUX BERMUDES EN 1838 *

LETTRES D'EXIL

(suite)

V

SIMEON MARCHESSEAULT A SA FEMME

Madame Siméon Marchesseault
St-Charles, Rivière Chambly, S.M.
De la Frégate Vestale, le 6 juillet 1838, 3 heures du soir.

Chère Judith,

Nous sommes à 50 heures plus bas que Québec et notre pilote va nous laisser dans un quart d'heure; le Capt. nous permet d'écrire et d'envoyer par lui nos lettres à la poste; conséquemment Je profite avec empressement de cette dernière occasion pour te dire encore une fois adieu. —

Où, ma chère amie, reçois les adieux de ton affectueux époux, sois certaine que tu occuperas toujours la meilleure place dans son souvenir et qu'il n'y a que de l'amour de la patrie et le désir de servir la cause de ses compatriotes qui aient pu me donner le courage et la force de laisser avec une résignation chrétienne une épouse adorée et des enfans tendrement aimés. Embrasses les mille fois tous les jours pour moi, ces chères petites créatures, qu'ils apprennent et n'oublient point qu'ils ont un père. Mes amis A. Drolet et Hubert se sont chargés de l'éducation d'Alfred, il est d'âge d'aller à l'école, ne le néglige pas. Je ne te recommande pas de ne pas m'oublier dans vos prières, je connais ton cœur. —

* Voir notre *Revue*, XVI: 117-126, 267-272, 436-440, 581-584; XVII: 107-112. Documents fournis par M. Yvon Thériault, des Trois-Rivières, Québec.

Ne t'attriste pas sur mon sort, il est beau de souffrir pour son pays; j'espère que nous serons aussi heureux qu'on puisse l'être séparés de ce qu'on a de plus chère au monde, et sur une terre d'exil.

Jusqu'à ce jour, nous n'avons que des éloges et des complimens à faire du Capt: Carter et des officiers de marine. Ils ont pour nous toutes les considérations et tous les égards dus à de nobles prisonniers de guerre, ou plutôt, dûs à des hommes qui se sont sacrifiés pour rétablir la paix, le bonheur dans leur pays, faire remettre en liberté dans le sein de leurs familles un grand nombre de leurs compatriotes qui depuis trop longtems souffraient dans d'horribles et infectes cachots. —

Le sacrifice que nous avons fait de notre liberté est grand; mais il est agréable pour nous; car nos amis nous en ont témoigné toute leur gratitude, et les marques de sympathie qu'ils nous ont données sont écrites en lettres ineffaçables dans nos cœurs. —

Dans 20 jours, le plus, ma chère, nous serons aux Bermudes, ou nous resterons Jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de souffler aux autorités britanniques la pensée de nous en faire revenir.

La Vestale restera un mois aux Bermudes, d'où elle repartira pour le Canada; Je ne manquerai pas de t'écrire par cette voie; et j'espère que les nouvelles que j'aurai à te donner alors seront de nature à remonter ton courage et à calmer tes craintes sur mon sort. —

J'ai donné une procuration à Mr Hubert pour retirer, s'il est possible, l'argent que J'avais laissé à Bedford. Envois le compte à M. de Rouville. Si Bousquet ne t'a pas encore tout payé, donne en avis à M. Cartier, il le forcera à la faire. —

Alexandre verra Ls. Daufinai. Tu as dû recevoir une lettre en datte du 3, et deux autres en date du 4 pour Alexandre et papa. —

Ecrivez moi le plutôt et le plus souvent possible — quand vous saurez comment nous faire parvenir vos lettres.

Rendu aux Bermudes J'écrirai à tous mes amis.

Adieux, encore une fois, chère Judith, adieu. Mes enfans, mes chers enfans !!! embrasse les. Mes respects à M. & Mad. Coté, ils te servent de père et de mère. Amitiés à tous mes amis — Alexandre, Olivier de St-Denis — M. Duvert.

pour la vie ton tendre époux,

S. Marchesseault.

x — Si tu vois mon ami Kimbert, dis-lui que son ami le salut ideur Durocher (sic).

VI

Iles Bermudes,
Hamilton le 22 août 1838.

Ma chère Judith,

Un instant avant de laisser la Vestale. Le 28 juillet dernier, je remis au Capt: Carter une lettre que tu dois avoir reçue ces Jours derniers. J'écrivais aussi à Alexandre et à quelques autres amis par la même occasion. —

Dans ma dernière lettre Je n'ai rien pu te dire touchant notre nouvelle situation, le départ précipité du vaisseau ne nous permettant pas de le faire.

Aujourd'hui, ma chère, Je vais profiter du Packett d'Halifax pour m'acquitter envers toi de cette tâche que Je re garde comme sacrée, persuadée qu'il ne se passe pas un instant sans que tu songe à ton infortuné époux, ni que tu ne lui accordes quelques larmes.

Je ne t'entreprendrai pas longuement de mes cruelles perplexités; car parler de ses chagrins à une épouse tendre et chérie, c'est vouloir en perpétuer l'effet, et en provoquer le partage; or tu dois avoir assez à souffrir sans que mes lettres viennent encore ajouter quelque chose à ta peine.

Je te dirai seulement qu'il n'y a encore que 25 jours que j'ai été jetté sur la terre d'exil, sur une terre ou plutôt sur un petit rocher placé au milieu de la mer et à 600 lieues de ce que l'homme a de plus cher au monde: sa femme, ses enfans, ses parens, ses amis, les lieux qui l'ont vû naître, etc., etc. Mais que ces 25 jours ont été pour moi d'une longueur accablante, et m'ont apporté plus d'ennuies et d'inquiétudes que Je n'en avais encore jamais éprouvées.

L'Exil a quelque chose de plus affreux pour moi que pour mes autres compagnons, car eux, sachant l'Anglais ils peuvent s'amuser un peu en causant avec les gens d'ici; mais moi qui ne sais rien de cette langue, Je me trouve comme un *sourd-muet*. —

Il n'y a dans toute l'île qui nous est donnée pour prison que trois personnes qui parlent le Français, ainsi, ma chère, vois si Je puis bien babiller ici. —

Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons pas encore à nous plaindre de la conduite des Bermudiens à notre égard. Plusieurs personnes des plus respectables sont déjà venu nous faire visite: hier encore le ministre des Protestants est venu à notre maison de pension pour nous voir; nous étions alors tous absents: mais

ce Monsr nous a laissé son adresse, et l'invitation d'aller chez lui. Nous irons probablement cette après-midi.

Tout ici vaut horriblement cher ; il est presque impossible d'y vivre à moins de 10/. par jour ; encore faut-il mettre beaucoup d'économie dans ses dépenses, et comme il est impossible d'y gagner un seul sou, notre situation serait des plus triste, si nos concitoyens en Canada nous oublièrent, car contre notre attente nous sommes ici à nos propres frais : le gouvernement ne nous donne pas seulement le pain et l'eau qu'on accorde au dernier des criminelles. Nous n'aurions Jamais cru que le Lord Durham en aurait agi ainsi envers nous.

Pour son honneur et pour celui du gouvernement Anglais ; nous espérons encore qu'il ne nous laissera pas souffrir ici la faim.

Bien que la chaleur soit excessive aux Bermudes ; néanmoins notre santé est assez bonne, et j'espère que Dieu ne nous en privera pas ; à moins qu'il ne veuille se mal placer dans notre opinion.

Je fais à chaque instant des vœux pour toi, ma chère, et pour mes chers enfans.

J'attendais des lettres du Canada par le dernier Packett, j'ai été trompé dans mes espérances ; mais j'espère que le prochain Packette d'Halifax ou la malle des Etats unis m'en apportera. Tu pourras m'écrire par Québec et par la voie de N. York. Mr. Louis Duvert te dira comment il faut faire pour me faire parvenir tes lettres par les Etats-Unis.

Ecris moi le plus souvent possible, ma chère, dis moi comment tu es, parle moi longuement de mes enfans, de Mr et Mde Coté, donne moi des nouvelles de toute ma famille — tes lettres pourront seules m'apporter ici quelques jouissances.

Adieu, ma chère Judith ; mes enfans ! embrasse les à chaque instant pour moi, dis à M. et Mad. Coté que j'ai pour eux tout le respect et tout l'ennuie qu'aurait pour eux un fils tendre et reconnaissant.

Mes saluts et mes amitiés à tous mes parens et amis. J'aurais désiré écrire à mon ami Alexandre, mais le Packett partant plutôt qu'on ne le pensait ; dis lui que Je lui écrirai prochainement par la voie de N. York.

Adieu, ma chère.

Crois à l'amitié de ton tendre époux,

S. Marchesseault.

VII

Madame Siméon Marchesseault,
St-Charles, Rivière Chambly, Bas Canada.
To the care of the Honorable Chs Buller, xr,
Chief Secretary, Quebec,

Hamilton, Bermudes le 17 sept. 1838.

Chère Judith,

Déjà deux longs mois et demi se sont écoulés depuis que j'ai été arraché à ma patrie, à ma femme, mes enfants, parens et amis, et Je n'ai encore reçu aucune lettre pour me donner des nouvelles de ces objets pour qui seront toujours mes plus chères affections.

Hier la malle d'Halifax et un vaisseau de New-York sont entrés dans le port de St-George; Je les attendais avec la plus grande impatience persuadé comme Je devais être que j'allais enfin recevoir des lettres du Canada; mais, ma chère, Je suis chagrin d'avoir à te dire que Je me suis vu grandement déappointé dans cette flatteuse espérance, ces deux vaisseaux n'avaient rien pour moi. Je suis d'autant plus surpris de ce silence de mes parens et amis que mes autres compagnons ont déjà reçu plusieurs lettres depuis leur arrivée aux Bermudes.

A Dieu ne plaise que Je songe à t'accuser ainsi que mes autres parens et amis de ne pas avoir apporté toute la diligence pour adoucir mon triste sort en me donnant de vos nouvelles, au contraire J'arrive à croire que déjà vous vous êtes fait un devoir sacré de vous acquitter de cette tâche envers moi; ainsi Je n'accuserai encore pour la non réception de vos lettres que la fatalité qui nous a poursuivi pas à pas depuis quelques mois. Cette lettre est la cinquième que je t'écris depuis mon départ de Montréal. A. Drolet a dû en recevoir trois. J'aimerais que dans ta réponse à celle-ci tu m'informasse si toutes mes lettres vous sont parvenues.

J'ai lu sur un papier nouvel du Canada que les Braves de St-Hyacinthe, s'étaient assemblés pour aviser aux moyens de soutenir les familles des exilés pendant leur détention aux Bermudes. Cette nouvelle m'a été d'autant plus agréable qu'il ne se passe pas un seul instant sans que je songe à l'affreuse

détresse où Je t'ai laissée avec mes deux chers petits enfans, dont les moyens de subsistance dépendaient entièrement de leur infortuné père.

Dans ta prochaine lettre parle moi de cette assemblée et de ses résultats. Dis moi quelles sont les personnes qui auraient pu te secourir depuis mon départ ; Je tiens beaucoup à connaître les noms de vos bienfaiteurs.

Mais, ma chère, au nom de Dieu, n'accepte rien de ceux que tu sais avoir été du nombre de nos ennemis. Cette grâce, je te la demande encore au nom de l'indépendance de caractère que tu me connais, et que J'espère toujours conserver. Si quelques traîtres, lâches et hypocrites, après avoir mit tout en oeuvre pour me perdre, osaient t'offrir quelques recours, refuse les noblement ; dis leur que toi et moi ne veulent avoir obligation qu'à des amis dignes de ce nom, que nous savons perdre et souffrir. Enfin, ma chère, tu sens dans quelle pénible position Je me retrouverais à mon retour d'exil si jamais il m'est permis de revoir la terre natale, s'il me fallait être obligé de témoigner de la gratitude et de la reconnaissance, pour quelques légers secours qu'auraient pu te donner des Hypocrites qui, quelques mois avant, auraient Joui de me voir sur l'échaffaud.

Laissons faire le temps ma chère, ne perdons pas l'espérance ; quand à moi, je t'assure que, bien que Je souffre beaucoup de me voir séparé de ce que J'ai de plus cher au monde, néanmoins le courage ne me manque pas, et J'espère que mon âme ne se laissera point abattre. Bientôt, L. Durham, s'il est Juste et honnête comme J'aime à le croire, et s'il ne se laisse pas prendre au piège tendu à toutes les administrations qui l'ont précédé, il verra qui méritaient le plus d'aller aux Bermudes, ou de ceux qui y souffrent aujourd'hui, ou de ceux qui sont la cause première de tous les troubles qui ont eu lieu dernièrement, et qui, néanmoins, Jouissent en paix des bienfaits de la liberté. — Au reste, si cette mesure de rigueur, adoptée à notre égard, peut aider L. Durham dans l'ajustement des grandes questions qui ont nécessité sa mission aux Canadas, nous l'avons dit, et nous le disons encore, nous nous regarderons comme heureux d'avoir été pour un tems sacrifiés à la haine et à la vengeance d'hommes sanguinaires, et ennemis Jurés du bien du plus grand nombre. —

Dans ma dernière lettre J'avais oublié de te dire que, Jettés sur ces îles à nos propres frais, et dépens, nous avons été quelques Jours après forcés de laisser notre maison de pension et d'en louer une, ou nous sommes le Dr Masson, Godu, Viger et moi, afin d'y vivre plus longtems avec nos faibles moyens.

Ne pouvant nous persuader que Lord Druham, en nous envoyant aux Bermudes, ait jamais eu l'intention de nous laisser périr de faim, nous lui avons écrit dernièrement au sujet de notre maintien et nous espérons que sa réponse sera de nature à lui faire honneur et à justifier la *haute opinion* que nous avons de lui.

Je n'ai rien de plus à te dire aujourd'hui, ma chère, ma santé est assez bonne, et Je fais des vœux pour la tienne et celle de mes enfans; embrasse les mille fois tous les jours pour moi; parle m'en longuement dans toutes tes lettres. Ne néglige pas l'éducation d'Alfred. Dis à M et Mad Coté que Je ne les oublie pas. J'ai déjà fait pour Mad. Coté une assez jolie collection de coquillages. J'en ai aussi pour quelques amis. —

Adieu, ma chère, mes saluts à tous mes amis — chez M. Ed Maillet et à St Ours. Dis à Durocher qu'il m'écrive et qu'à la prochaine occasion Je le ferai pour lui.

Dis moi comment est cette pauvre grand mère Cormier.

Adieu — Ton tendre et affect. époux,

Marchesseault.

N.B. J'aimerais à savoir si ceux qui me devaient t'on payé — et si ceux à qui Je devais t'ont demandé quelquechose.

Salut les familles dont quelques uns des membres ont perdu la vie dans l'affaire de St-Charles. J'aimerais bien à savoir si les pauvres veuves ont été secourues; ce serait une tache pour les gens qui se sont dit patriotes, s'ils n'aidaient pas ces familles infortunées. Dis aux veuves Hébert et Commeau que si Jamais Je revois le Canada, elles ne seront pas les dernières personnes que J'irai voir à mon retour. Pauvres femmes ! !

Je n'ai pas nommé plus haut les amis à qui tu présenteras mes saluts, tu les connais — que les Capt. Dufaud, Robitaille, Brodeur, Laurendeau, Ed. Ducharme, Hébert, tes parens Beuf. Tétro, etc, etc., ne soient point oubliés. —

Fais savoir à Papa, que Je voulais lui écrire par cette occasion, mais que le Packett partant un Jour plutôt que Je ne le pensais, Je me vois dans l'impossibilité de m'acquitter aujourd'hui de ce devoir envers lui — Mais, il ne perd rien pour attendre, ma lettre n'en sera que plus longue et plus intéressante. Qu'Isaac, Julie, Sophie, etc., m'écrivent — quant tu les verras embrasse les pour moi.

VIII

Madame Siméon Marchesseault
 St-Charles
 Faveur de M. R. Raymond,
 F. Picard

St-Hyacinthe, 8 octobre 1838.

Madame,

C'est avec bien du plaisir que Je m'acquitte de l'ordre du "Comité de Souscription en faveur de nos compatriotes déportés", de vous offrir les dix Louis ci-inclus.

Le Comité regrette de ne pouvoir faire davantage pour le moment, mais il espère être bientôt en état de satisfaire plus amplement à ce que le pays vous doit.

En attendant,
 Acceptez mes meilleurs respects
 Votre très obéissant serviteur
 Jos: Bistodeau
 trésorier.

IX

Mad. S. Marchesseault
 St-Charles.

Chère Judith,

N'ayant encore reçu aucune réponse aux lettres que Je t'ai écrites depuis mon arrivée aux États-Unis, Je dois présumer que les miennes ne t'ont pas été remises ou que les tiennes ont été interceptées, conséquemment Je vais te redire dans celle-ci de ce dont Je faisais mention dans les quatre précédentes.

D'abord ce fut le 23 octobre dernier que le Packet apporta aux Bermudes les dépêches qui ordonnaient au gouverneur Chapman de nous mettre en liberté. Le 25 une proclamation qui nous relevait de toutes les restrictions auxquelles nous étions soumis nous fut délivrée sur les 8 heures, du soir; et le 31 du même mois nous nous embarquâmes dans la flatteuse espérance de Jouir bientôt au milieu de nos familles d'un bonheur qu'un

triste sort nous refusait depuis douze mois — mais à notre arrivée aux Etats-Unis nous fumes informés des troubles qui venaient d'éclater en Canada, et qu'il serait de la plus grande imprudence pour nous de tenter un retour auprès de nos familles.

En conséquence de ces informations J'écrivis immédiatement à Mr. Ogden, puis à P.E, Leclerc afin de savoir d'eux si vraiment il existait pour moi du danger en retournant chez moi, et de vouloir bien me faire tenir une Passe afin de n'être pas inquiété sur mon passage; à ces deux lettres Je n'ai pas encore reçu de réponse, et commence à croire qu'on ne veut pas me permettre de revoir et de vivre en paix au milieu de ma famille.

J'ai appris d'Hélène à Burlington les souffrances et la triste situation de notre cher Alfred — ces nouvelles m'ont tué ! et je serai heureux que quand Je verrai ce cher enfant avec sa maman et son autre frère. —

Si quelques amis pouvaient et voulaient te fournir les moyens de venir me rejoindre à Burlington où Je serai dans quelques Jours cet acte de bienveillance de leur part ne serait Jamais oublié par ton infortuné époux.

S. Marchesseault.

N.B. s'il t'est possible de venir munie toi de bonnes passes. Mes saluts amitiés et respects à tous mes amis et aux tiens. Il n'est pas nécessaire de dire à M. et Mad Coté que Je ne les oblis pas et que ma reconnaissance pour eux est on ne peut plus grande — embrasse les pour moi — ainsi que Durocher et Lemyre, etc., etc.

Chef Lupien étaient tous bien la semaine dernière, Cousigny, Alexandre vous salut tous

Adieu, ma chère,

Mes chers enfants, embrasse les,

tout à toi,

S. M.

Si tu viens, et que tu puisse m'apporter quelques aines d'étoffes, J'en serai flatté car Je suis presque nu et n'ai pas les moyens d'en acheter. — Je resterai encore à Swanton quelques jours dans l'espérance de recevoir quelques nouvelles de toi. Laisse savoir à St Our que Je suis en bonne santé.

(à suivre)